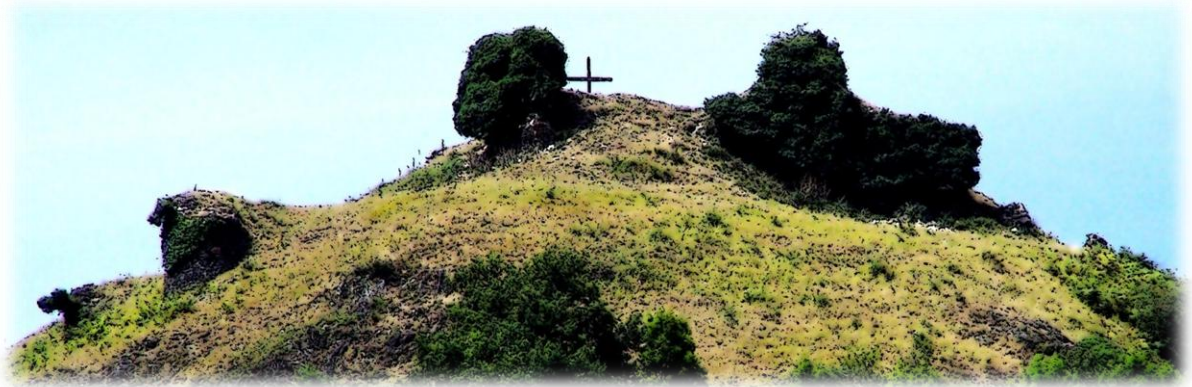


Les ruines de Charlus.



« Les ruines du château couronnent pittoresquement la cime d'un puy conique, ardu, très élevé, qui semble surgir presque au centre du vallon, pour commander au loin la plaine de Saignes et ses monticules épars, les gorges des montagnes et la route qui vient de la Dordogne ». C'est par ces mots qu'en 1852, l'auteur de l'article « Bassignac » dans le premier tome du *Dictionnaire statistique et historique du département du Cantal*, décrit le site de Charlus.

Cette description témoigne du changement de regard des élites, qui s'est progressivement imposé sur les vestiges du passé après les troubles de la Révolution. Sous l'influence notamment du Romantisme, qui voit dans ces ruines « *pittoresques* » un élément majeur de méditation et de rêverie poétique, « *un réveil des études historiques* » (1) et une sensibilité nouvelle s'affirment. L'idée qu'il faut étudier, voire restaurer, ces « *antiques forteresses* » du moyen-âge s'impose progressivement.

Le château féodal de Charlus fut en partie démantelé au début du XVII^{ème} siècle. A la demande de Richelieu, une ordonnance royale de Louis XIII, en date du 8 novembre 1633, prescrivait la démolition de plusieurs forteresses en Auvergne, dont celle de Charlus. Dans son étude historique, Louis de Ribier précise que les fortifications et les ouvrages de défense sont détruits dès cette époque. Le corps de logis qui comprend « *les appartements de la famille restaurés et mis à neuf par Diane de Daillon* », reste intact mais le château perd son caractère féodal pour devenir « *la résidence d'un grand seigneur* » (2). Presqu'un siècle plus tard, vers 1720, le château, abandonné par ses propriétaires, tombe en ruine. Seule la chapelle est encore debout avec au bas du château, à l'extrémité du village, la maison seigneuriale, le bailliage de Charlus. La chapelle du château est encore utilisée pour dire la messe à la veille de la Révolution. Mais en septembre 1779, elle est dans un bien triste état lorsque l'évêque de Clermont, François de Bonal, la visite en même temps que la paroisse de Bassignac. On relève dans son procès verbal que la chapelle est dépourvue d'ornements et du linge nécessaire pour dire la sainte messe. La patène a besoin d'être redorée. Le pavé est entièrement dégradé et « *il n'y a ni carton, ni missel de Clermont* ». Le vieux missel romain qui sert à dire la messe, a besoin d'être relié. L'évêque juge que les statues qui servent d'ornements à l'autel sont « *indécentes* » (3).

Au début du XIX^{ème} siècle, les restes du château sont encore imposants et permettent probablement à Jean-Baptiste de Ribier du Châtelet de dessiner « *un plan tracé sur les ruines* », le 16 thermidor an 13 (4 août 1805) (4). D'après la matrice cadastrale de la commune de Bassignac de 1840, le site est encore la propriété de l'ancien seigneur,

« François Antoine de Caissac, à la Roquevieille ». Le terrain d'une contenance de 7 ares 48 centiares comprend le château en ruine et sa terrasse (5).

Dès le début du XIX^{ème} siècle, des ouvrages invitent les voyageurs, qui s'aventurent en Auvergne, à gravir les pentes du « *pic de Charlus* » (6) pour contempler les ruines du château et jouir du panorama sur les monts d'Auvergne. C'est le cas de Jean Vaysse de Villiers (1767-1834), ancien inspecteur des postes, qui publie une description des routes du royaume de France en 1830

« Je recommanderai à la curiosité du voyageur et au crayon du dessinateur les ruines du château de Charlus, couronnant un mont conique, au pied duquel passe la route, et dont le sommet est accessible que d'un seul côté. Ce château, célèbre par les sièges qu'il a soutenus, notamment contre les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la Guienne ainsi que du Limousin, sur les confins duquel il est situé, a fait partie de ceux qui furent démolis par ordre de Louis XIII ou plutôt du cardinal de Richelieu, comme dernier boulevard de la puissance féodale. [...] Après avoir gagné le haut de la longue et sinueuse côte de Charlus, on en redescend une autre, non moins longue, mais fort bien tracée, jusqu'au hameau de Vendes, situé dans un vallon étroit et profond, sur le confluent des trois rivières de Sumène, Chavaroche et Mars, qui se réunissent une lieue et demie avant de se jeter dans la Dordogne. Toutes trois viennent du Cantal ; c'est la Sumène qui conserve son nom : elle est très poissonneuse. La route la franchit sur un pont de pierre. On trouve à Vendes deux ou trois auberges, dont une, qui est à côté du pont, est assez bien tenue. » (7)

La même sensibilité et le même enthousiasme à l'égard de la beauté du site s'exprime dans quelques envolées lyriques publiées cinq ans plus tard dans les *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*. L'auteur n'hésite pas à faire quelques analogies surprenantes entre les ruines de Charlus et le panorama qui s'ouvre devant ses yeux depuis le sommet du pic.

« La vue de la côte de Vendes (entre Bort et Mauriac), peut être mise en pendant de ce beau paysage. A la partie supérieure de la côte de Vendes, on s'est éloigné du Mont-Dore, et c'est lui qui fait ici le fond du tableau magique qui se déroule aux regards. Le premier plan consiste dans un amoncellement irrégulier de collines, à l'occasion desquelles on ne saurait dire quelle est la plus verte et la plus fraîche, sous le bizarre assemblage de bois, de champs cultivés, et d'habitations éparses qui les couvrent. A droite, ces collines sont rehaussées par des cônes basaltiques : vers la gauche, elles se modifient en masses plus escarpées, dont l'une supporte les vieilles ruines du château de Charlus. C'est au milieu de cet encadrement, et dans un vague lointain, que l'on voit le Mont-Dore, éclairé par une lumière violette et azurée. Dans certaines positions, rien n'est piquant comme de rencontrer sur une même ligne d'optique, le vieux château de Charlus, et le Mont-Dore, qui est aussi lui un monument démantelé. Quel contraste entre ces ruines sombres et ces découpures aériennes ! Même dans ses destructions, la nature conserve encore sur l'homme sa supériorité. Sur les débris de nos plus orgueilleux ouvrages s'assoient le morne silence, la stérilité : à peine quelques plantes grimpantes les parcourent. Sur ces restes imposants, qui constituent nos montagnes, s'étale une végétation vigoureuse ; c'est là que mille sources, mille cascades servent d'origine à ces fleuves qui portent au loin la fécondité et la vie. La route s'élève en tournoyant autour du château de Charlus, qui a quelque analogie avec le château de Montrognon, près Clermont. Ce château faisait partie d'une ligne de défense destinée à protéger les confins du royaume, à l'époque où les Anglais étendaient jusque-là leur occupation. » (8)

Le site de Charlus n'échappe pas non plus à la curiosité des « *antiquaires* » du XIX^{ème} siècle, précurseurs de nos archéologues actuels. Jean-Baptiste de Ribier du Châtelet (1779-1844) fouille le site. Depuis des années, cet érudit local consacre une grande partie de son existence à compulser les archives publiques et privées du département et à fouiller « *dans les vieilles ruines, remuant les vestiges d'antiquités celtiques, gallo-romaines et du moyen-âge* ». En tant que correspondant, il donne plusieurs communications de ses découvertes à travers des mémoires publiés par la *Société Royale des Antiquaires de France*.

Vers 1840, il signale avoir trouvé sur le site de Charlus : « *une petite bague en or avec un saphir monté à l'italienne, quelques monnaies de Philippe le Hardi, une monnaie ayant pour légende VRBS AVERNA et au revers Sta MARIA, enfin un objet en cuivre qui ressemble au pied d'un chandelier ou d'une coupe. La pièce de forme hexagonale, avec une petite lèvre ou rebord de chaque côté, a 0 m 05 de hauteur et 0 m10 de largeur. Elle porte deux écussons émaillés or, azur et gueules qui se répètent sur les six côtés alternativement. Ces écussons présentent des bandes accompagnées de roses, trois en haut, trois en bas, et l'un d'eux porte en chef les clés de saint Pierre ou des croix de saint André* ». Jean Baptiste de Ribier du Châtelet présume que ce sont les armoiries du pape Grégoire XI, ou celles de Clément VI, tous deux issus de la famille Roger de Beaufort (9).

À la fin du XIX^{ème} siècle, de nouvelles fouilles permettent d'autres découvertes, notamment des fers de prisonniers ainsi que les débris d'un canon. (10). En 1902, Louis de Ribier, « *poussé par l'amour du coin de terre qui l'a vue naître* », publie une monographie historique détaillée sur Charlus. L'ouvrage, qui reste encore aujourd'hui la source majeure de connaissances sur l'histoire du château, est édité par « *L'Auvergne Historique, Littéraire et Artistique* », une revue savante dont l'éditeur, Ulysse Jouvot, est imprimeur à Riom (Puy de Dôme).

Avec le temps, les ruines de l'ancienne forteresse de Charlus ne cessent de disparaître sous la végétation ou de se détériorer notamment en raison du gel.

Vers 1850, Robert Bergier de Beauregard, receveur de l'enregistrement en poste à Saignes entre 1849 et 1853, réalise un croquis du site de Charlus. Si le tracé de son dessin, peut être empreint d'une touche de Romantisme, exagère volontairement la nature montagnaise, voire alpestre, du paysage auvergnant qu'il observe, il n'en atteste pas moins de l'importance des ruines de Charlus en ce milieu du XIX^{ème} siècle (11). En 1902, Louis de Ribier constate la présence d'un amoncellement de débris qui ne permet plus guère que « *de dresser le croquis des pans de murs et des ruines* ». Pour autant, avec la naissance des premiers guides touristiques, le site de Charlus devient déjà un lieu de visite incontournable pour qui veut profiter d'une excursion dans la région. En 1901, Marcellin Boule et Louis Farges ne manquent pas d'en signaler la présence dans leur guide « *du touriste, du naturaliste et de l'Archéologue* » dans le département du Cantal.

« *Un sentier partant du tournant de la route (de Paresol) conduit au sommet en 10 min; tours, murailles et traces de trois enceintes. Magnifique panorama sur les masses volcaniques du bassin de la Sumène, sur les Orgues de Bort, le Massif du Mont-Dore et celui du Cantal* »(12).

Les vestiges restent encore importants vers 1900. Les gravures publiées dans l'ouvrage de Louis de Ribier, le montrent, tout comme une carte postale éditée au début du XX^{ème} siècle. Mais dès les années 1930, il semble que les ruines sont déjà « *réduites à quelques pans de murailles foudroyées* ». Une carte postale montrant le village de Paresol dans les années 1940-1950, laisse clairement entrevoir que la cime de Charlus a déjà son aspect actuel.

Si les « injures du temps » expliquent en grande partie cette progressive disparition, il faut également y ajouter l'action des démolisseurs. C'est le constat que dresse en 1912, le curé de Bassignac, Simon Astic, dans la monographie paroissiale qu'il rédige à la demande de l'évêque de Saint-Flour.

« Il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige de la chapelle. Les murs du château disparaissent un peu chaque année par la faute impardonnable des habitants du village qui sans le moindre scrupule utilisent la pierre du château pour leurs différentes constructions » (13).

À travers ce dernier témoignage on perçoit bien les deux logiques qui se sont opposées jusqu'à la guerre de 1914. D'un côté la « logique savante » de quelques érudits, curés, notables ou voyageurs, soucieux d'étudier les ruines du château tout en admirant le panorama exceptionnel qui s'offre à la vue depuis le pic de Charlus. De l'autre, la « logique utilitaire » qui a progressivement transformé les restes du château en carrière de pierre pour les besoins des familles paysannes des environs.

Il faut encore attendre la fin du XX^{ème} siècle pour que l'intérêt touristique et patrimonial autour de ce site naturel magnifique soit enfin reconnu localement et qu'il jouisse depuis d'une meilleure attention à travers un entretien et une mise en valeur touristique et patrimoniale du fait de la municipalité de Bassignac et de la communauté de communes de Sumène Artense. A l'avenir, on ne peut qu'attendre qu'une fouille scientifique vienne mettre à jour les différents aménagements de cette forteresse médiévale aujourd'hui quasiment disparue.

Daniel CHARBONNEL
Périgueux, novembre 2016

(1) – Voir notamment l'article de Louis de Ribier, « *Le Dictionnaire du Cantal, son auteur et ses collaborateurs posthumes 1824-1861* », Revue de La Haute-Auvergne, 1936.

(2) – Louis de Ribier, *Charlus-Champagnac et ses seigneurs*, H. Champion, Paris, 1902, page 151.

(3) – Le procès verbal de la visite paroissiale est conservé aux Archives départementales du Puy-de-Dôme. François de Bonal est évêque du diocèse de Clermont de 1776 à 1800.

(4) – Ce plan a été découvert par Mme Jeanne Missonier. Il a été publié dans le fascicule de Janvier-juin 1999 de la Revue de la Haute-Auvergne, page 252. D'après Dominique Larcena ce plan pourrait être l'œuvre de Jean Baptiste de Ribier du Chatelet (voir son commentaire dans *De Cheyssac à Maastricht, relation d'un voyage fait en 1807 par l'auteur du dictionnaire du Cantal*, présenté et annoté par Dominique Larcena, éditions Gerbert, 1999, note 14 page 11). Il est également présent dans l'ouvrage de Jean-Claude Moulier, *Saignes et sa région*, publié en 2012 (page 68). L'auteur propose également un essai de reconstitution du château à partir de ce plan.

(5) – Archives communales de Bassignac.- Matrice cadastrale.

(6) – L'expression « *pic de Charlus* » est ancienne. On la retrouve déjà dans les *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*, publiées par l'académie des sciences, Belles Lettres et Arts de Clermont-Ferrand en 1835.

(7) – M. Vaysse de Villiers, *Itinéraire descriptif de la France ou Géographie complète historique et pittoresque de ce royaume par ordres de routes, région sud*, routes de Paris à Toulouse, 1^{ère} partie, »Paris Jules Renouard, Libraire, rue Tournon n° 6, 1830, page 140.

(8) – Henri Lecoq (sous la direction de), *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*, publiées par l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, Tome 6, Chez Thibaud Landriot, Libraire éditeur, Clermont-Ferrand, 1833 pages 326-328.

(9) – *Mémoires et dissertations sur les Antiquités Nationales et étrangères*, publiés par la société royale des Antiquaires de France, tome 5, Paris, 1840, voir pages 49 – 50.

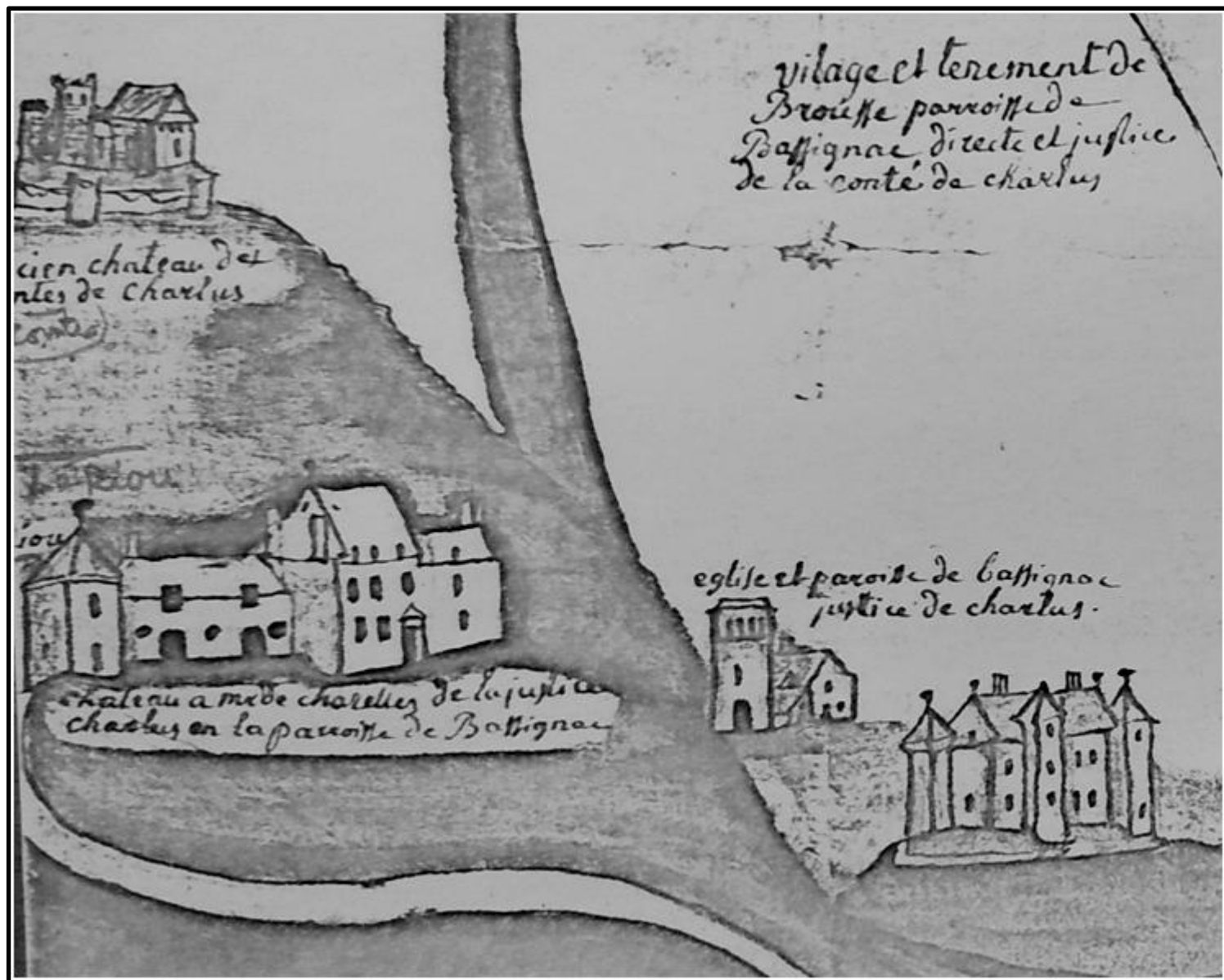
(10) – D'après Louis de Ribier (*Charlus-Champagnac...* page 120, note 1), ces objets sont offerts par Basset, maire d'Ydes, au préfet du Cantal Alexandre Bluzet en poste de 1891 à 1895. Louis de Ribier précise également que la tradition conserve encore au début du XX^{ème} siècle, le souvenir d'un double souterrain, dont un tronçon se dirigeait vers Jaleyrac, au sud-ouest, et l'autre vers le plateau de Champagnac, au nord, jusqu'au village de Ludiers.

(11) – L'original de ce dessin a été acquis dans une salle de ventes à Paris dans les années 1990 par Monsieur Olivier Bedeau, actuel propriétaire du château de Branzac, actuelle commune de Pleaux (anciennement commune de Loupiac).

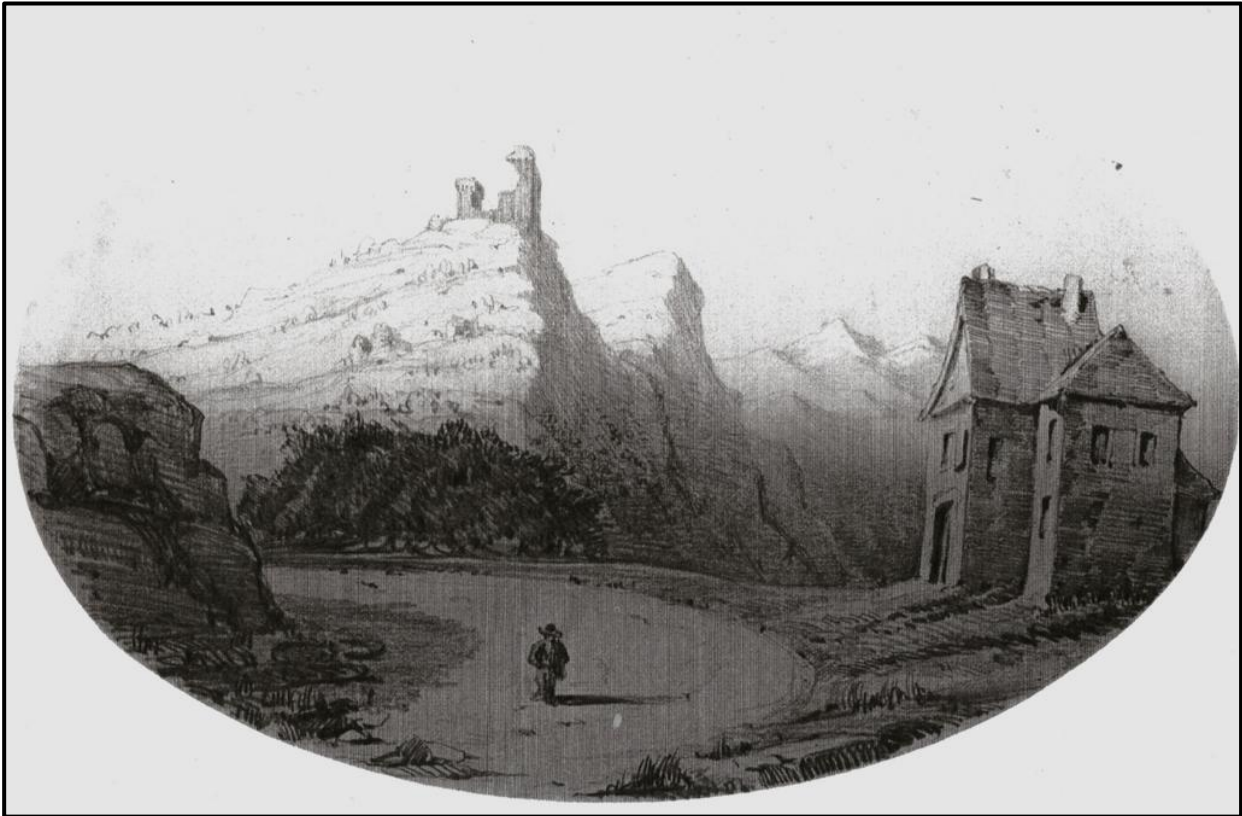
(12) – Marcelin Boule et Louis Farges, *Le Cantal, guide du touriste, du naturaliste et de l'Archéologue*, Paris, Masson et Cie éditeurs de « La Nature », 1901, page 232.

(13) – L'original de cette monographie paroissiale se trouve dans les Archives diocésaines conservées à Saint-Flour. Simon Astic a été curé de Bassignac de 1908 à 1919. Il est né à Chambres, commune du Vigean le 8 octobre 1875. Il est nommé, curé de la paroisse de l'Hôpital-Ydes en 1919, où il reste en poste jusqu'à son décès, le 24 mars 1947.

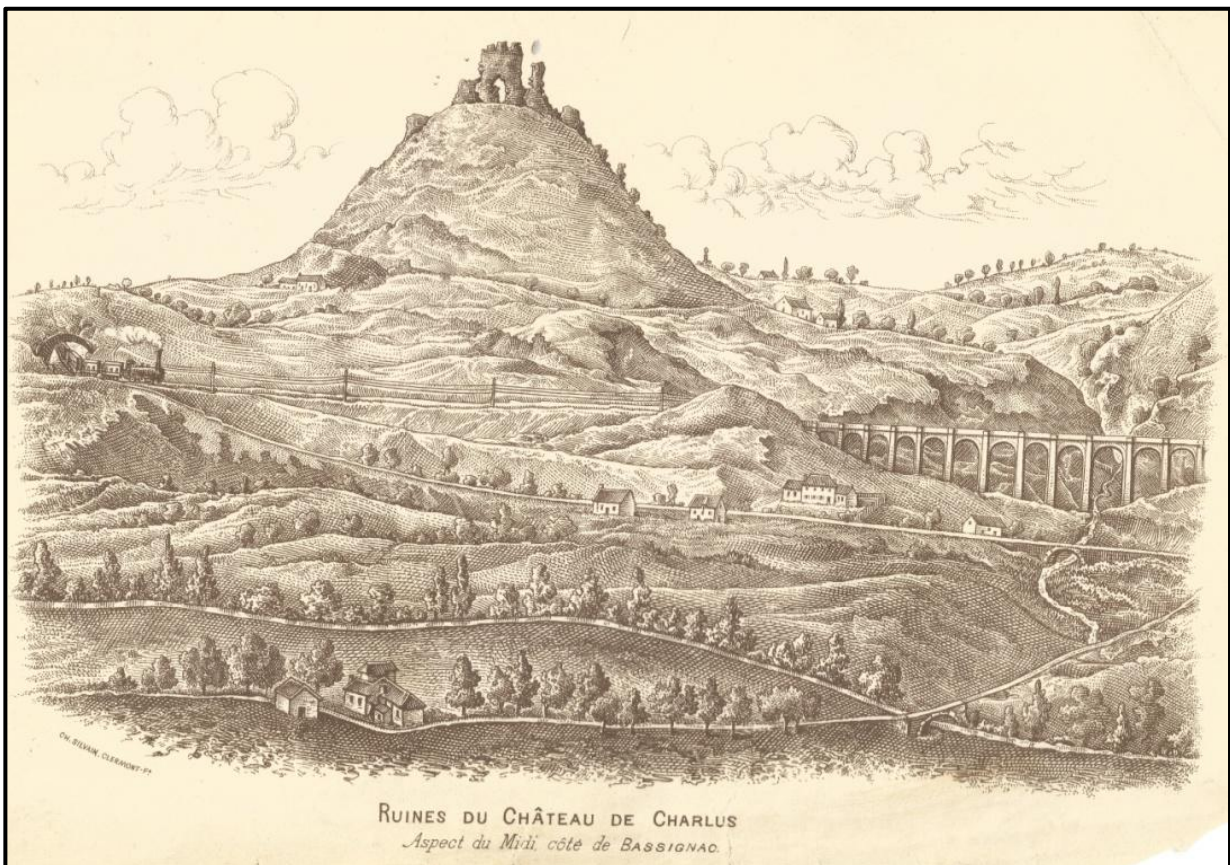
Les ruines de Charlus à la veille de la Révolution.
Détail d'un dessin anonyme réalisé à la fin du XVIIIème siècle.
Copie d'un document original conservé dans le Fonds Tiff
Archives départementales du Cantal – 478 F 1



Les ruines de Charlus, dessin réalisé vers 1850 par Roger Bergier de Beauregard
(Coll. privée Olivier Bedeau)



Gravure de Ch. Silvain, publiée dans l'ouvrage de Louis de Ribier, Charlus-Champagnac et ses seigneurs, H. Champion, Paris, 1902.



Les ruines de Charlus, carte postale non oblitérée, début XXème siècle.
(Coll. D. Charbonnel)

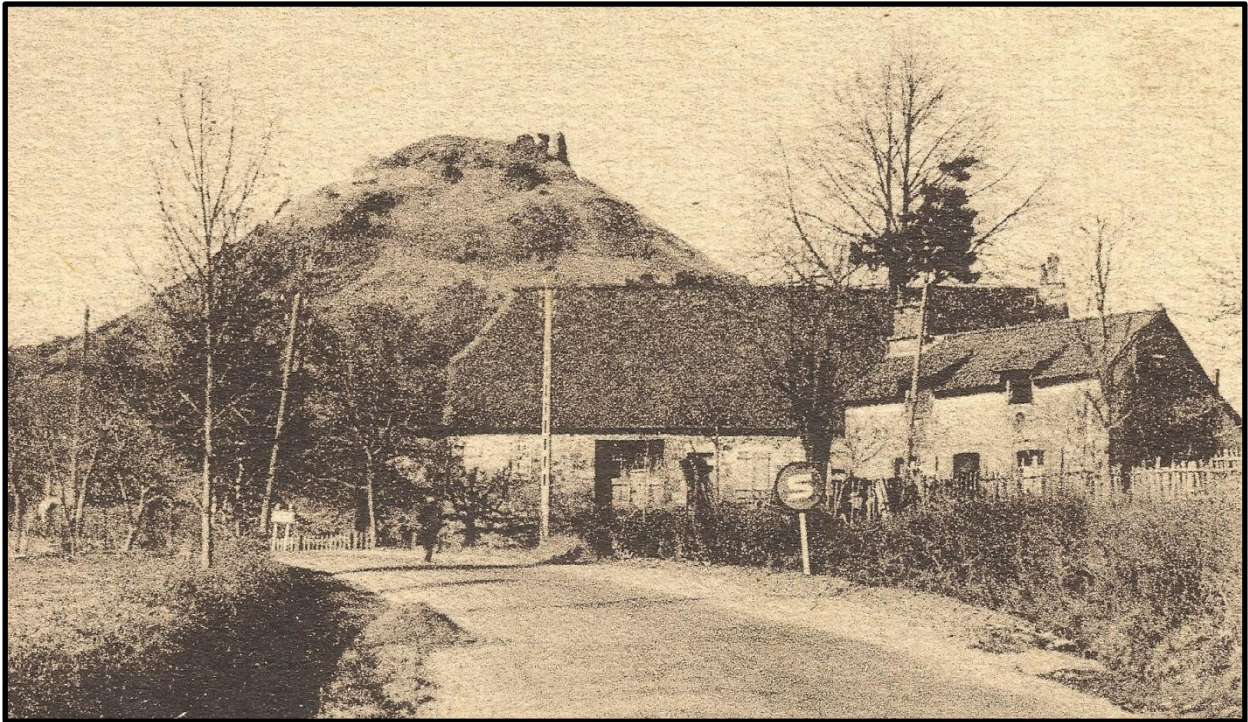


Le site de Charlus en 2010
(Cliché D. Charbonnel)



Le village de Prensol et le pic de Charlus (détail d'une carte postale non oblitérée vers 1940-1950)

Coll. D. Charbonnel.



Le village de Prensol et le pic de Charlus en 2008

(Cliché D. Charbonnel)



Le site et les ruines de Charlus à quatre périodes.

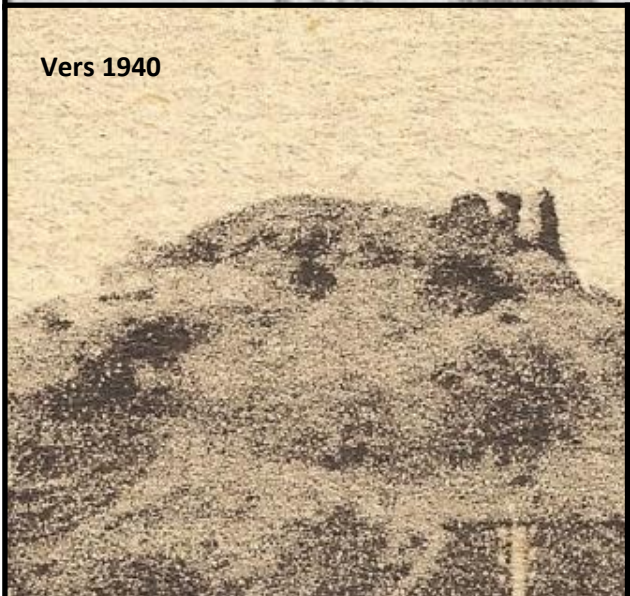
Vers 1850



Vers 1900



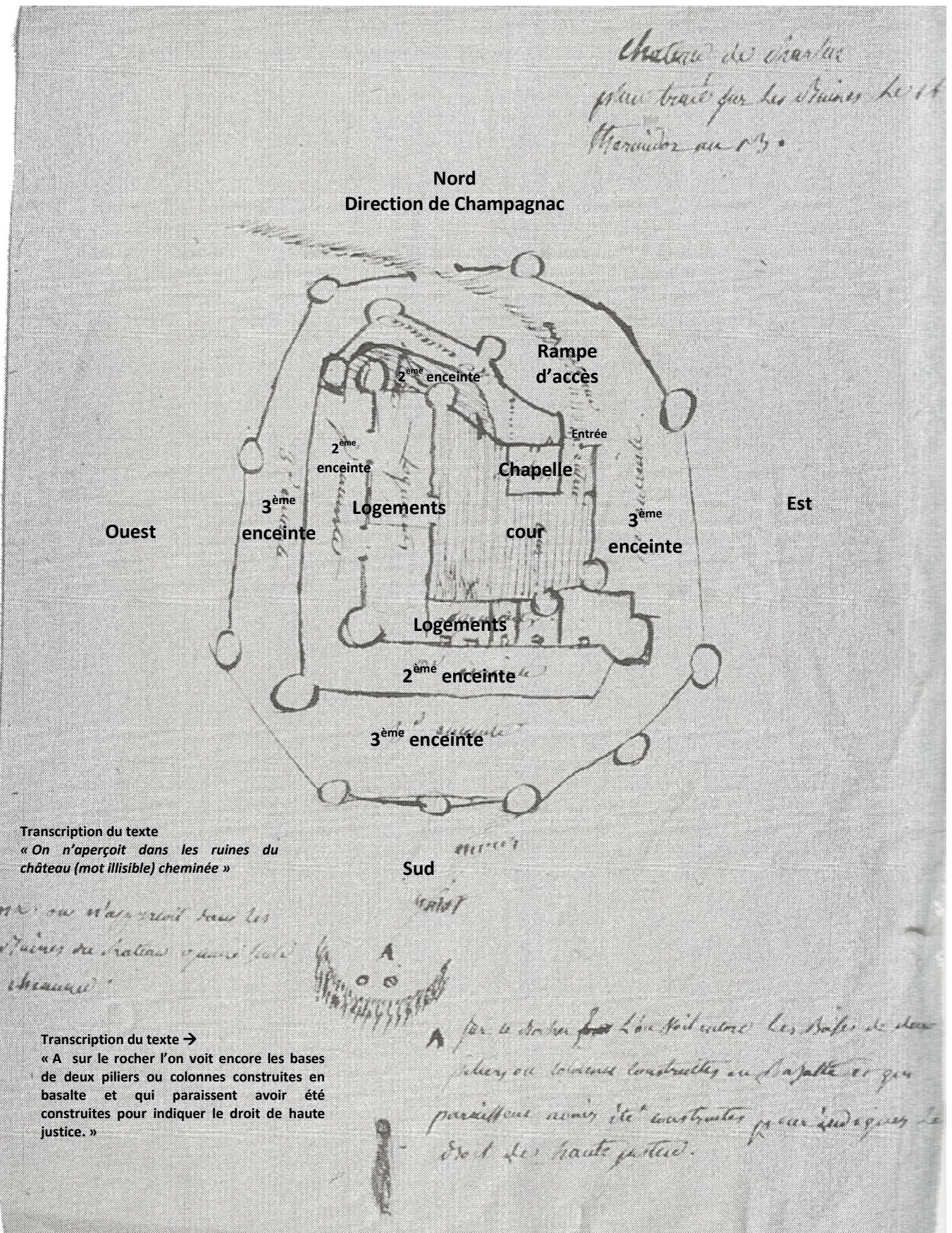
Vers 1940



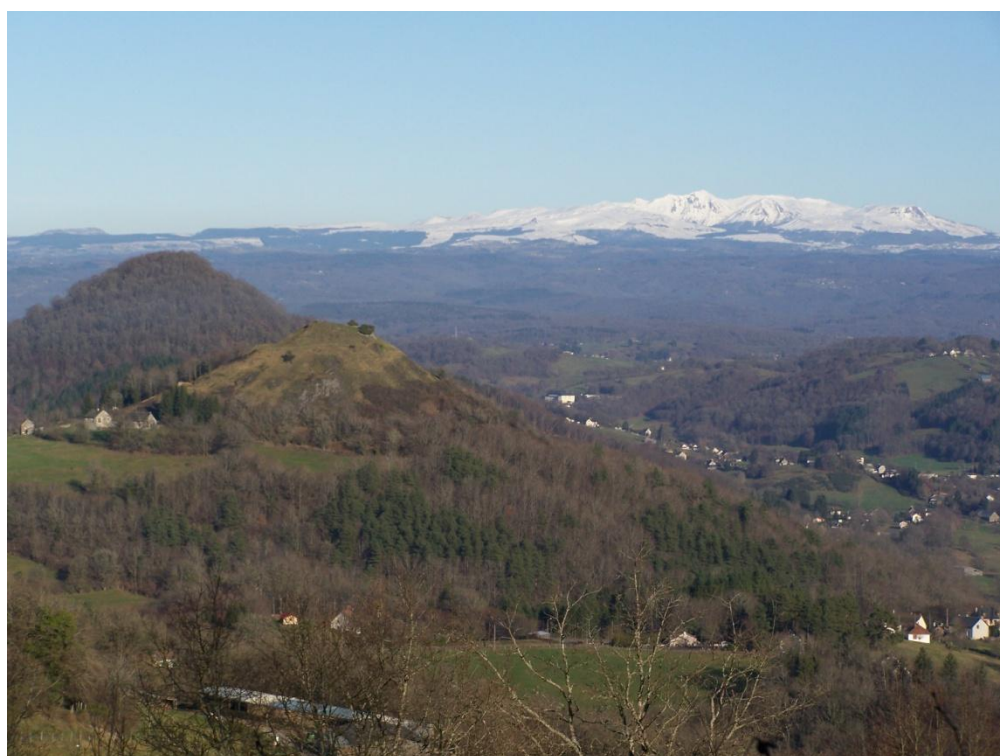
En 2008



Château de Charlus, plan tracé sur les ruines, le 14 thermidor an 13 (4 avril 1805)
 Extrait de la Revue de la Haute-Auvergne, Tome 61, janvier-juin 1999.



Vue aérienne du site de Charlus Site Géoportail.



Panorama sur Charlus, la vallée de la Sumène et le Sancy depuis le « pic du Mas », commune de Veyrières.
Cliché D. Charbonnel, décembre 2011.